

LA JEUNE PARQUE

*A André Gide.
Depuis bien des années
j'avais laissé l'art des vers ;
essayant de m'y astreindre encore,
j'ai fait cet exercice
que je te dédie.
1917*

Ciel a-t-il formé cet amas de merveilles Pour la demeure d'un serpent?
P. CORNEILLE.

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure
Seule avec diamants extrêmes?... Mais qui pleure,
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,
Distraitement docile à quelque fin profonde,
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,
Et que de mes destins lentement divisé,
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.
La houle me murmure une ombre de reproche,
10 Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,
Comme chose déçue et bue amèrement,
Une rumeur de plainte et de resserrement...
Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,
Et quel frémissement d'une feuille effacée

Persiste parmi vous, îles de mon sein nu?...
Je scintille, liée à ce ciel inconnu...
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.
Tout-puissants étrangers, inévitables astres
Qui daignent faire luire au lointain temporel
20 Je ne sais quoi de pur et de surnaturel;
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,
Et les élancements de votre éternité,
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté
Ma couche; et sur l'écueil mordu par la merveille,
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé?...
...Ou si le mal me suit d'un songe refermé,
Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes)
30 J'ai de mes bras épais environné mes tempes,
Et longtemps de mon âme attendu les éclairs?
Toute? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,
Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais
De regards en regards, mes profondes forêts.

J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.

La conscience s'est donc éveillée sous la morsure de la sensualité. Cette épreuve salutaire a enrichi la connaissance de soi, grâce aux révélations de la psychanalyse. Mais elle fait, par contracte, regretter l'innocence de l'âme ancienne.

Harmonieuse MOI, différente d'un songe,

Femme flexible et ferme aux silences suivis
 40 D'actes purs!... Front limpide, et par ondes ravis,
 Si loin que le vent vague et velu les achève,
 Longs brins légers qu'au large un vol mêle et soulève,
 Dites!... J'étais l'égale et l'épouse du jour,
 Seul support souriant que je formais d'amour
 A la toute-puissante altitude adorée...
 Quel éclat sur mes cils aveuglement dorés,
 O paupières qu'opprime une nuit de trésor,
 Je priais à tâtons dans vos ténèbres d'or!
 Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclorre,
 50 Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore;
 Rien ne me murmurait qu'un désir de mourir
 Dans cette blonde pulpe au soleil pût mûrir :
 Mon amère saveur ne m'était point venue.
 Je ne sacrifiais que mon épaule nue
 A la lumière; et sur cette gorge de miel,
 Dont la tendre naissance accomplissait le ciel,
 Se venait assoupir la figure du monde.
 Puis dans le dieu brillant, captive vagabonde,
 Je m'ébranlais brûlante et foulais le sol plein,
 60 Liant et déliant mes ombres sous le lin.
 Heureuse! A la hauteur de tant de gerbes belles,
 Qui laissais à ma robe obéir les ombelles,
 Dans les abaissements de leur frêle fierté
 Et si, contre le fil de cette liberté,
 Si la robe s'arrache à la rebelle ronce,
 L'arc de mon brusque corps s'accuse et me prononce,
 Nu sous le voile enflé de vivantes couleurs
 Que dispute ma race aux longs liens de fleurs!
 Je regrette à demi cette vaine puissance...
 70 Une avec le désir, je fus l'obéissance
 Imminente, attachée à ces genoux polis;
 De mouvements si prompts mes vœux étaient remplis
 Que je sentais ma cause à peine plus agile!
 Vers mes sens lumineux nageait ma blonde argile,
 Et dans l'ardente paix des songes naturels,
 Tous ces pas infinis me semblaient éternels.
 Si ce n'est, ô Splendeur, qu'à mes pieds l'Ennemie,
 Mon ombre! la mobile et la souple momie,
 De mon absence peinte effleurait sans effort
 80 La terre où je fuyais cette légère mort.
 Entre la rose et moi, je la vois qui s'abrite;
 Sur la poudre qui danse, elle glisse et n'irrite
 Nul feuillage, mais passe, et se brise partout...
 Glisse! Barque funèbre...
 Et moi vive, debout,
 Dure, et de mon néant secrètement armée,
 Mais, comme par l'amour une joue enflammée,
 Et la narine jointe au vent de l'oranger,
 Je ne rends plus au jour qu'un regard étranger...
 90 Oh! combien peut grandir dans ma nuit curieuse
 De mon cœur séparé la part mystérieuse,
 Et de sombres essais s'approfondir mon art!...
 Loin des purs environs, je suis captive, et par
 L'évanouissement d'arômes abattus,
 Je sens sous les rayons, frissonner ma statue,

- Des caprices de l'or, son marbre parcouru.
 Mais je sais ce que voit mon regard disparu;
 Mon œil noir est le seuil d'inférieures demeures!
 Je pense, abandonnant à la brise des heures
 100 Et l'âme sans retour des arbustes amers,
 Je pense, sur le bord doré de l'univers,
 A ce goût de périr qui prend la Pythonisse
 En qui mugit l'espoir que le monde finisse.
 Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux,
 Mes pas interrompus de paroles aux cieux,
 Mes pauses, sur le pied portant la rêverie,
 Qui suit au miroir d'aile un oiseau qui varie,
 Cent fois sur le soleil joue avec le néant,
 Et brûle, au sombre but de mon marbre béant.
 110 O dangereusement de son regard la proie!
 Car l'œil spirituel sur ses plages de soie
 Avait déjà vu luire et pâlir trop de jours
 Dont je m'étais prédit les couleurs et le cours.
 L'ennui, le clair ennui de mirer leur nuance,
 Me donnait sur ma vie une funeste avance :
 L'aube me dévoilait tout le jour ennemi.
 J'étais à demi morte, et peut-être, à demi
 Immortelle, rêvant que le futur lui-même
 Ne fût qu'un diamant fermant le diadème
 120 Où s'échange le froid des malheurs qui naîtront
 Parmi tant d'autres feux absolus de mon front.
 Osera-t-il, le Temps, de mes diverses tombes,
 Ressusciter un soir favori des colombes,
 Un soir qui traîne au fil d'un lambeau voyageur
 De ma docile enfance un reflet de rougeur,
 Et trempe à l'émeraude un long rose de honte?
 Souvenir, ô bûcher, dont le vent d'or m'affronte.
 Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus
 D'être moi-même en flamme une autre que je fus...
 130 Viens, mon sang, viens rougir la pâle circonstance
 Qu'ennoblissait l'azur de la sainte distance,
 Et l'insensible iris du temps que j'adorai!
 Viens consumer sur moi ce don décoloré;
 Viens! que je reconnaisse et que je les hâisse,
 Cette ombrageuse enfant, ce silence complice,
 Ce trouble transparent qui baigne dans les bois ...
 Et de mon sein glacé rejaillisse la voix
 Que j'ignorais si rauque et d'amour si voilée...
 Le col charmant cherchant la chasseresse ailée.
- 140 Mon cœur fut-il si près d'un cœur qui va faiblir?
 Fut-ce bien moi, grands cils, qui crus m'ensevelir
 Dans l'arrière douceur riant à vos menaces...
 O pampres! sur ma joue errant en fils tenaces,
 Ou toi... de cils tissés et de fluides fûts,
 Tendre lueur d'un soir brisé de bras confus?

La jeune Parque a pris conscience de sa vie mortelle. Déjà elle aperçoit son tombeau....

« Que dans le ciel placés, mes yeux tracent mon temple!
 Et que sur moi repose un autel sans exemple! »

Criaient de tout mon corps la pierre et la pâleur...
 La terre ne m'est plus qu'un bandeau de couleur
 150 Qui coule et se refuse au front blanc de vertige...
 Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige,
 La pensive couronne échappe à mes esprits,
 La mort veut respirer cette rose sans prix
 Dont la douceur importe à sa fin ténébreuse!

Que si ma tendre odeur grise ta tête creuse,
 O mort, respire enfin cette esclave de roi :
 Appelle-moi, délie!... Et désespère-moi,
 De moi-même si lasse, image condamné!
 Écoute.... N'attends plus.... La renaissante année
 160 A tout mon sang prèdit de secrets mouvements :
 Le gel cède à regret ses derniers diamants...
 Demain, sur un soupir des Bontés constellées,
 Le printemps vient briser les fontaines scellées :
 L'étonnant printemps rit, viole.... On ne sait d'où
 Venu? Mais la candeur ruisselle à mots si doux
 Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles...
 Les arbres regonflés et recouverts d'écailles
 Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,
 Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,
 170 Montent dans l'air amer avec toutes leurs ailes
 De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...
 N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,
 O Sourde!... Et dans l'espace accablé de liens,
 Vibrant de bois vivace infléchi par la cime,
 Pour et contre les dieux ramer l'arbre unanime,
 La flottante forêt de qui les rudes troncs
 Portent pieusement à leurs fantasques fronts,
 Aux déchirants départs des archipels superbes,
 Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes?

La peur des maternités futures l'empêche toutefois de céder à la tentation Elle pleure, songe au suicide. Puis, réconciliée provisoirement avec l'existence elle retrouve dans le sommeil un peu de repos.

180 Mystérieuse Moi, pourtant, tu vis encore!
 Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore
 Amèrement la même...
 Un miroir de la mer
 Se lève.... Et sur la lèvre, un sourire d'hier
 Qu'annonce avec ennui l'effacement des signes,
 Glace dans l'orient déjà les pâles lignes
 De lumière et de pierre, et la pleine prison
 Où flottera l'anneau de l'unique horizon...
 Regarde : un bras très pur est vu, qui se dénude.
 190 Je te revois, mon bras.... Tu portes l'aube....
 O rude
 Réveil d'une victime inachevée... et seuil
 Si doux... si clair, que flatte, affleurement d'écueil,
 L'onde basse, et que lave une houle amortie!...
 L'ombre qui m'abandonne, impérissable hostie,
 Me découvre vermeille à de nouveaux désirs,
 Sur le terrible autel de tous mes souvenirs.
 Là, l'écume s'efforce à se faire visible;

Et là, titubera sur la barque sensible

200 A chaque épaule d'onde, un pêcheur éternel.
 Tout va donc accomplir son acte solennel
 De toujours reparaître incomparable et chaste.
 Et de restituer la tombe enthousiaste
 Au gracieux état du rire universel.

Salut! Divinités par la rose et le sel,
 Et les premiers jouets de la jeune lumière.
 Iles!... Ruches bientôt, quand la flamme première
 Fera que votre roche, île que je prédis,
 Ressente en rougissant de puissants paradis;
 210 Cimes qu'un feu féconde à peine intimidées,
 Bois qui bourdonnez de bêtes et d'idées, ,
 D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther,
 Iles! dans la rumeur des ceintures de mer,
 Mères vierges toujours, même portant ces marques,
 Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques :
 Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez,
 Mais dans la profondeur, que vos pieds sont glacés!

Maintenant la jeune Parque analyse la crise récente qui lui fit souhaiter la mort. Elle était vraiment sincère, quand elle attendait l'évanouissement de son âme et la dernière pulsation de son cœur affaibli. Mais elle reconnaît aussi qu'il y eut quelque coquetterie dans ces apprêts de suicide, où elle-même se donnait le spectacle du désespoir.

O n'aurait-il fallu, folle, que j'accomplisse
 Ma merveilleuse fin de choisir pour supplice
 220 Ce lucide dédain des nuances du sort?
 Trouveras-tu jamais plus transparente mort
 Ni de pente plus pure où je rampe à ma perte
 Que sur ce long regard de victime entrouverte,
 Pâle, qui se résigne et saigne sans regret?
 Que lui fait tout le sang qui n'est plus son secret?
 Dans quelle blanche paix cette pourpre la laisse,
 A l'extrême de l'être, et belle de faiblesse!
 Elle calme le temps qui la vient abolir,
 Le moment souverain ne la peut plus pâlir,
 230 Tant la chair vide baise une sombre fontaine!...
 Elle se fait toujours plus seule et plus lointaine...
 Et moi, d'un tel destin, le cœur toujours plus près,
 Mon cortège, en esprit, se berçait de cyprès....
 Vers un aromatique avenir de fumée,
 Je me sentais conduite, offerte et consumée,
 Toute, toute promise aux nuages heureux!
 Même, je m'apparus cet arbre vaporeux,
 De qui la majesté légèrement perdue
 S'abandonne à l'amour de toute l'étendue.
 240 L'être immense me gagne, et de mon cœur divin
 L'encens qui brûle expire une forme sans fin....
 Tous les corps radieux tremblent dans mon essence!...

S'efforçant de comprendre pourquoi elle a repoussé la mort, la jeune Parque constate que le sommeil, s'emparant par surprise de son corps fatigué, lui fit oublier son projet primitif. Comme cette trahison ne fut point dépourvue de charme, elle décide de s'endormir de nouveau, pour retrouver ses rêves de naguère.

Délicieux linceuls, mon désordre tiède,
 Couche où je me répands, m'interroge et me cède,
 Où j'allai de mon cœur noyer les battements,
 Presque tombeau vivant dans mes appartements,

Qui respire, et sur qui l'éternité s'écoute,
 Place pleine de moi qui m'avez prise toute,
 O forme de ma forme et la creuse chaleur
 250 Que mes retours sur moi reconnaissaient la leur,
 Voici que tant d'orgueil qui dans vos plis se plonge
 A la fin se mélange aux bassesses du songe!
 Dans vos nappes, où lisse elle imitait sa mort
 L'idole malgré soi se dispose et s'endort,
 Lasse femme absolue, et les yeux dans ses larmes,
 Quand, de ses secrets nus les autres et les charmes,
 Et ce reste d'amour que se gardait le corps
 Corrompirent sa perte et ses mortels accords.
 Arche toute secrète, et pourtant si prochaine,
 260 Mes transports, cette nuit, pensaient briser ta chaîne;
 Je n'ai fait que bercer de lamentations
 Tes flancs chargés de jour et de créations!
 Quoi! mes yeux froidement que tant d'azur égare
 Regardent là périr l'étoile fine et rare,
 Et ce jeune soleil de mes étonnements
 Me paraît d'une aïeule éclairer les tourments,
 Tant sa flamme aux remords ravit leur existence,
 Et compose d'aurore une chère substance
 Qui se formait déjà substance d'un tombeau!...
 270 O, sur toute la mer, sur mes pieds, qu'il est beau!
 Tu viens!... Je suis toujours celle que tu respire,
 Mon voile évaporé me fuit vers tes empires....
 ... Alors, n'ai-je formé, vains adieux si je vis,
 Que songes?... Si je viens, en vêtements ravis,
 Sur ce bord, sans horreur, humer la haute écume,
 Boire des yeux l'immense et riante amertume,
 L'être contre le vent, dans le plus vif de l'air,
 Recevant au visage un appel de la mer;
 Si l'âme intense souffle, et renfle furibonde
 280 L'onde abrupte sur l'onde abattue, et si l'onde
 Au cap tonne, immolant un monstre de candeur,
 Et vient des hautes mers vomir la profondeur
 Sur ce roc, d'où jaillit jusque vers mes pensées
 Un éblouissement d'étincelles glacées,
 Et sur toute ma peau que morde l'âpre éveil,
 Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,
 Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître,
 Doux et puissant retour du délice de naître,
 Feu vers qui se soulève une vierge de sang
 290 Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant!

La Jeune Parque, Gallimard, 1917